1820, épidémies dont l'auteur ne propose pas une liste exhaustive. Quant à l'exode rural? Un bilan de l'histoire démographique de la ville, qui ne pourra qu'être incertain en raison de l'imprécision des sources, voire de leur absence, demeure à faire.

Relevons une autre contradiction de l'auteur; elle concerne la crise de 1860. Mme L.S.S. pose, p. 91, que cette dernière ne peut être assimilée à une *fitna,* terme dont elle donne d'après *EI*[2], une définition pourtant large; cependant, après avoir exposé son analyse des événements, elle les caractérise, p. 99, suivant en cela les contemporains, comme une *fitna.* Bien plus, elle étend l'utilisation de ce concept, dans un raccourci qui apparaît lapidaire et abusif, à la lutte menée par les populations locales pour se libérer de « tout contrôle étranger ».

Dernier point sur lequel nous souhaitons attirer l'attention, la transcription. Cette dernière est très soigneusement réalisée pour les ouvrages en arabe cités dans la bibliographie. Il en va tout autrement dans le corps de l'étude où elle n'est qu'ébauchée; pour les termes techniques, le lecteur arabisant n'aura aucun mal à les lire. Le lecteur non informé de la topographie de la ville et de l'histoire de ses familles aura plus de mal à s'y retrouver, l'auteur hésitant, pour certains toponymes surtout, entre une transcription proche du « classique » et une transcription « dialectale ».

Les quelques critiques qui précèdent n'enlèvent rien à la valeur de l'étude de Mme L.S.S. Cette dernière apporte, comme le souligne A. Hourani dans son avant-propos, bien des « idées et des suggestions stimulantes » pour des recherches ultérieures. Il reste à les confirmer ou les infirmer en dépouillant, pour la période décrite par Mme L.S.S., les archives des Tribunaux religieux de Damas.

Jean-Paul PASCUAL
(G.R.E.P.O., Aix-en-Provence)

Thomas PHILIPP, *The Syrians in Egypt, 1725-1975.* Berliner Islamstudien, Band 3, Wiesbaden, Franz Steiner Verlag, 1985. 188 p.

Le titre de cet ouvrage est quelque peu trompeur car, en fait, il est presque exclusivement consacré à la communauté grecque catholique syrienne ayant immigré en Egypte à partir de la troisième décennie du 18e siècle. Il n'évoque les immigrés syriens d'autres confessions que de façon sporadique. A travers une étude très documentée, l'auteur nous présente l'évolution de cette petite communauté sur deux siècles d'histoire.

Dans son analyse, l'auteur fait appel à des sources d'archives variées. Outre les documents consulaires, en particulier français, concernant la Syrie et l'Egypte, il a aussi utilisé les archives des Patriarcats grecs catholiques, grecs orthodoxes et maronites du Caire et d'Alexandrie. En outre il a reconstitué, à partir de documents divers (ouvrages, manuscrits, revues, chroniques familiales et journaux) un ensemble d'environ 500 biographies sur lesquelles il travailla.

Cet ouvrage se présente en 6 chapitres. Le premier, le plus dense, est consacré à la première vague d'immigration de grecs catholiques syriens en Egypte depuis 1725-30, jusqu'à la veille de l'Expédition française. L'émergence de cette nouvelle communauté dans les grandes villes syriennes à la fin du 17e et au début du 18e siècles, était liée aux changements sociaux,

BCAI 5 (1988) Th. Philipp: The Syrians in Egypt, 1725-1975, recensé par M. Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

économiques et politiques qui affectèrent alors l'ensemble de l'Empire ottoman, et plus particulièrement la Syrie-Palestine. Les Français réussirent à supplanter les Anglais, Hollandais et Vénitiens dans le commerce du Levant. L'exportation de matières premières (soie, coton) et de textiles remplaça de plus en plus l'ancien commerce de transit. Parallèlement l'affaiblissement de l'Empire ottoman favorisa l'émergence de tendances autonomistes régionales (les ʿAẓm à Damas, les Šihāb au Liban, Ẓāhir al-ʿUmr à Acre, Ibrāhīm Katḫudā et ʿAlī Bey en Egypte). Une complémentarité d'intérêts s'instaura entre les négociants français, limités dans leurs activités en Orient faute d'intermédiaires, et les chrétiens syriens, handicapés dans leur commerce en plein développement par l'absence d'un réseau communautaire en direction de l'Europe comparable à celui des Juifs et des Arméniens. Si, dans ce contexte, certains chrétiens se convertirent au catholicisme, « ce fut avant tout l'expression symbolique de leur demande pour une autonomie communautaire locale, compatible avec la réalisation récente de leur nouveau statut social et économique » (p. 19).

N'ayant qu'un statut de *ḏimmī*s extrêmement précaire, car la nouvelle communauté grecque catholique demeurait illégale aux yeux des autorités ottomanes, dépourvus de base sociale importante et disposant de capitaux accumulés à travers les activités commerciales, ces Syriens catholiques constituèrent la communauté idéale pour entrer au service des puissances locales à la recherche d'une autonomie plus large par rapport au pouvoir central. Devant faire face à l'hostilité des grecs orthodoxes dans les villes d'Alep et de Damas et suivant le glissement des activités économiques de l'intérieur vers la côte, ces grecs catholiques transitèrent souvent par les villes côtières syriennes, en particulier Acre, avant de se fixer dans les ports égyptiens en relations commerciales avec la Syrie, en particulier Damiette. Là, ils s'enrichirent dans la contrebande des draps français et l'exportation illicite de riz vers Marseille. Sous ʿAlī Bey, ils entrèrent en compétition avec les Juifs qu'ils remplacèrent rapidement dans l'administration douanière. Avec les crises de la fin du 18e siècle, la communauté grecque catholique en Egypte, alors estimée à 2.000 personnes, subit un déclin rapide que l'Expédition française allait encore accélérer.

Dans le second chapitre, l'auteur montre que l'Egypte de Muḥammad ʿAlī n'attirait plus les Syriens en quête d'émigration. Le système de monopole d'état et l'orientation du commerce égyptien vers l'exportation de produits agricoles vers l'Europe ne laissaient guère de possibilités aux Syriens.

La seconde vague d'immigration s'effectua durant la seconde moitié du 19e siècle. L'Egypte offrait alors un débouché intéressant aux nouvelles élites syriennes, ayant reçu une éducation moderne dans les multiples écoles de missionnaires implantées dans le pays. L'Egypte, où s'affirmait alors la volonté de construire un état moderne mais où le système d'éducation n'était pas à même de fournir les cadres nécessaires, accueillait volontiers ces jeunes diplômés, de sorte qu'au début de ce siècle de nombreux postes dans la haute administration étaient détenus par des chrétiens syro-libanais. Durant cette période les structures communautaires tendirent à se renforcer, mais sur des bases plus laïques que religieuses, à travers la création de sociétés de bienfaisance et d'écoles. C'est là l'un des signes de la faible intégration de cette communauté dans la société égyptienne. L'intelligentsia syrienne, qui à partir de 1880 joua un rôle moteur dans l'édition et la presse, se heurta bientôt au nationalisme égyptien naissant qui voyait en elle d'abord des rivaux pour les postes dans la haute administration.

BCAI 5 (1988) Th. Philipp: The Syrians in Egypt, 1725-1975, recensé par M. Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net

Dès 1914, cette élite syrienne avait perdu tout rôle dans la vie intellectuelle égyptienne. Elle se tourna alors vers la culture française, enclenchant un processus de désarabisation lourd de conséquence pour son avenir. Cette aliénation culturelle progressive allait amener la communauté à émigrer massivement en 1962 vers l'Europe et l'Amérique, lors de la promulgation des lois socialistes sous Nasser.

Cette étude, remarquablement bien documentée sur la communauté grecque catholique, aurait pu être élargie aux autres communautés syriennes venues en Egypte. Elles ont certes été mentionnées mais de façon plutôt sporadique. Bien qu'il soit difficile d'aborder la question des musulmans syriens, du fait qu'ils n'ont jamais constitué une communauté à part avec ses structures et par conséquent ses archives propres, les registres des *Maḥākim šarʿiyya* peuvent néanmoins nous apporter beaucoup de renseignements sur eux. D'après nos propres dépouillements dans ces archives, il semble d'ailleurs que ces musulmans syriens aient joué un rôle plus important dans la vie économique de l'Egypte, en particulier au 18e siècle, que ne le laisse entendre l'auteur. Malgré cette réserve, cet ouvrage apporte une contribution particulièrement intéressante sur l'évolution d'une des multiples communautés minoritaires du Moyen-Orient à l'époque moderne.

Michel TUCHSCHERER
(I.F.A.O., Le Caire)

Alexandre KITROEFF, *The Greeks in Egypt, 1919-1937, A Communal Response to Change.* Oxford, St. Antony's College, Ph. D. 1983. 21 × 30 cm., 334 p.

Depuis l'œuvre d'A. Politis, *L'hellénisme et l'Egypte moderne,* datant de 1929, nous ne disposions d'aucune recherche sur la caummunauté grecque d'Egypte au vingtième siècle. Une thèse de troisième cycle, soutenue en Sorbonne en 1980, avait abordé la période de l'aube du XIXe sicle (C. Hadziosif : *La colonie grecque en Egypte : 1833-1856);* mais il manquait une étude sur la période essentielle qui vit s'organiser le mouvement national égyptien et se clore l'ère des Caummunautés avec les accords de Montreux.

Un tel travail est intéressant à deux titres. D'une part, il vient apporter de nouxelles lumières sur l'organisation et la force de la caummunauté grecque d'Egypte, certainement la plus importante des caummunautés étrangères; d'autres part il permet de mesurer de façon plus rigoureuse la part des « étrangers » dans le développement économique du pays ainsi que dans l'éclosion des nouvelles solidarités. Car il ne s'agit pas de partir une fois de plus à la poursuite de ce monde quasi mythique des « communautés cosmopolites méditerranéennes ». S'il faut encore travailler sur les « minorités compradores », faites de transitaires et de bourgeois enrichis, c'est parce qu'elles n'ont peut-être jamais existé. Du moins de manière aussi caricaturale. Les Grecs d'Egypte étaient de langue grecque, ils n'en étaient pas moins, pour beaucoup, ottomans, et objets d'une concurrence acharnée entre des états nouveaux qui se les disputaient. Et ils n'étaient pas tous riches, loin s'en faut. Intermédiaires entre l'Occident et l'Orient, tout autant que transitaires entre grandes sociétés européennes et fellahs, ils ont amené d'Istambul leur savoir faire, leurs ambitions et leurs crises.

BCAI 5 (1988) Th. Philipp: The Syrians in Egypt, 1725-1975, recensé par M. Tuchscherer
© IFAO 2025 BCAI en ligne http://www.ifao.egnet.net